

— **D**épêche-toi, Lily ! On n'arrive pas en retard à un enterrement.

— Les morts s'en fichent qu'on soit à l'heure.

Papa pousse un soupir agacé et consulte sa montre pendant que je ferme la boucle de mes chaussures à talons. Minnie et Maman sont déjà dans la voiture, le ronronnement du moteur résonne à travers la porte du garage. Je sais bien que toute la famille nous attend au funérarium pour la fermeture du cercueil mais je ne peux m'empêcher de traîner la patte. Aujourd'hui, je m'apprête à voir un mort pour la première fois. Et pas n'importe lequel : c'est mon grand-père qu'on enterre.

— Je sais que c'est une journée difficile, mais il serait préférable pour tout le monde que tu cesses de te comporter comme une enfant. À ton âge, quand même, tu...

Mes oreilles se verrouillent, les mots de mon père se perdent dans le vide. De toute façon, je connais le refrain. Ça fait des années qu'il l'entonne à tue-tête. Je saute sur mes pieds et me dirige vers la sortie, accompagnée du pas pressé et des remontrances de Papa. La nausée me serre la gorge et l'angoisse de vomir au beau milieu de la cérémonie s'ajoute à celle d'y assister tout simplement. Pas sûre que ma famille apprécie un remake de l'Exorciste au beau milieu de l'église.

J'ai l'impression de me liquéfier intégralement pendant le trajet, qui ne dure pourtant pas plus de dix minutes. Mes mains sont moites, mes cheveux collés dans la nuque, et cela n'a rien à voir avec les trente degrés ambiants. Je ne suis

plus qu'une flaque d'appréhension quand le funérarium se dresse devant nous. D'un mouvement des paumes, j'essaie tant bien que mal de me ventiler, mais je crois que ces bouffées de chaleur-là sont un peu trop métaphysiques pour être domptées par un semblant de courant d'air. À mes côtés, ma petite sœur contracte ses poings à intervalle régulier. Elle ne dit rien mais, à sa manière de s'agiter, je sais que le chaos règne en maître à l'intérieur de sa tête.

Quand nous entrons dans le bâtiment blanc, ma gorge s'assèche. Les membres de ma famille maternelle sont massés dans un petit salon à la décoration aseptisée. À l'exception de deux canapés couleur crème et de quelques gerbes de chrysanthèmes, la pièce est vide. Sans âme. Sans doute pour ne pas contraster avec le chagrin des personnes endeuillées qui s'y rassemblent.

Tout le monde s'embrasse et se mouche sur l'épaule de l'autre, le noir valse dans tous les sens. Minnie s'accroche à mon bras, nous nous plantons dans un coin de la pièce et observons cette chorégraphie funèbre sans broncher. Elle ne comprend pas, je suis dépassée. Le long du mur, trois portes sont alignées, toutes verrouillées par un digicode surmonté d'un écran numérique. Et tandis que nos parents, nos tantes et nos cousins se pressent autour de Mamie, je ne pense qu'à ce qui se trouve de l'autre côté de ces portes. Mes yeux balayaient nerveusement les écrans qui les surplombent, s'attardant sur les noms qu'ils affichent. Madeleine Figuiet. Francis Rodriguez. Henri Douvier.

Savoir la mort si près de nous m'angoisse, comme si la fine cloison qui la tient à distance pouvait s'effriter à tout moment et mélanger ces deux mondes que tout oppose. Les noms tournent en boucle dans mon esprit. Le troisième, inscrit au-dessus de la porte la plus éloignée de ma sœur et moi, c'est celui de mon grand-père. Il me faut le répéter encore et encore pour imprimer l'idée qu'il n'entrera pas dans ce petit salon impersonnel avec nous, qu'il appartient

désormais à l'autre côté, à cette sphère invisible qui repose derrière les murs des funérariums et dont les vivants ne peuvent qu'effleurer la surface.

Un homme en costume entre dans le salon, la mine grave, les mains croisées sur le ventre pour accentuer son air solennel. Je sais qu'il fait semblant. En regardant par la fenêtre quelques secondes auparavant, je l'ai vu rire avec ses collègues qui attendent près du corbillard. Après tout, la mort est un métier comme un autre. Tant qu'elle ne frappe pas trop près, personne n'a de raison d'interrompre l'agitation de sa propre existence.

Et puis un jour, le téléphone sonne et on oublie comment on rit.

L'homme s'éclaircit la voix et nous annonce que ses collègues vont entrer pour placer « le corps » dans le cercueil. Mes jambes tremblent pendant qu'il poursuit ses explications.

— Si vous souhaitez disposer d'un dernier instant auprès de monsieur Douvier, je vous prie de vous rapprocher.

Mamie Mariette s'appuie contre ma tante, agite la main vers l'homme comme pour repousser l'échéance.

— J'ai encore besoin d'une minute. Juste une minute.

Toute la famille échange des regards gênés, personne n'ose avancer un pied. Mon cœur bat plus fort. C'est le moment, ma dernière chance de voler quelques secondes dans cet entre-deux mondes avant que mon grand-père ne disparaisse à jamais. Je me racle la gorge et me décide à tenir la promesse que je me suis faite ce matin, devant la glace, alors que j'arrangeais mon chignon pour la cérémonie. Je repousse doucement le bras que ma sœur a enroulé autour du mien et je m'avance.

— Moi, je voudrais le voir.

Je me risque à couler un regard en direction de ma mère et je la découvre au bord de l'apoplexie. Elle m'avait fait promettre de ne pas me porter volontaire. « Tu es trop

sensible, Lily. Ça va te foutre en l'air. » Et je sais qu'elle a sans doute raison. Un rien me bouleverse, mon esprit démontre un certain talent pour tout extrapoler. Mais merde, ce n'est pas « un corps » qui se cache derrière cette porte ! C'est Papi Henri. Mon grand-père. L'homme qui m'a appris à pêcher la truite, à grimper aux arbres et percer des trous dans un mur. Il mérite que je lui rende une dernière visite avant de se transformer en humus. Je lui dois bien ça, parce que je n'étais pas là pour ses derniers instants. Je n'avais pas mis les pieds à l'hôpital depuis trois semaines, trop occupée à vivre ma vie à Toulouse, loin de ce village que j'ai toujours détesté. Trop occupée à prévoir des projets pour l'été avec ma meilleure amie parisienne, Cléo, au lieu de prendre un train chaque week-end pour profiter du peu de temps qu'il me restait avec lui. « Tu verras Papi, un jour je serai une grande écrivain ». Combien de fois lui ai-je répété cela au téléphone, persuadée qu'un été au sein de la capitale me permettrait d'écrire un roman ? En vérité, j'étais surtout trop lâche pour admettre que c'était la fin. Mes prétendus grands rêves ont seulement bon dos. Et maintenant, me voilà avec des adieux qui m'encombrent le cœur et la culpabilité qui me grignote les entrailles.

L'homme en costume se place devant la porte et m'invite à le rejoindre d'un signe de main. Alors que je m'exécute, ma mère soupire, l'air contrit, et s'avance à son tour. Face à mon regard interrogateur, elle chuchote :

— Tu as cru que j'allais te laisser faire ça toute seule ?

Je refoule une salve de larmes qui me brûle les yeux et j'attrape sa main pour la serrer fort. De mon autre main, je triture nerveusement le mot d'adieu que j'ai griffonné avant de quitter la maison et glissé dans la poche de ma robe. L'idée qu'il parte sans un bout de moi m'effrayait encore plus que celle de rencontrer son cadavre.

Je regarde en arrière et suis soulagée que Mamie n'ait pas souhaité entrer dans la pièce en même temps que nous.

Je ne veux pas qu'elle assiste à l'étrange moment où j'essaierai de placer la lettre dans la veste de costume de Papi. Je suis quasiment certaine que je vais paniquer à l'idée de toucher un mort, même si celui-ci avait l'habitude de me lire des histoires le soir. Qui sait quel impair je pourrais commettre ? Imaginons que je renverse un cierge dans mon agitation et que la chambre prenne feu ? J'ai déjà bien trop peur de vomir pendant la cérémonie, je ne prendrai pas le risque de changer les plans du jour en transformant l'enterrement en incinération sous ses yeux.

Alors que l'homme pianote sur le digicode pour déverrouiller l'entrée, Maman serre ma main un peu plus fort et demande :

— Tu es sûre de vouloir entrer ?

— Certaine.

C'est faux. Mais de toute façon, je doute que l'on puisse être prêt pour un tête-à-tête avec la mort.

L'homme semble m'entendre car il tourne la poignée et s'efface pour nous laisser entrer. Maman ouvre la marche, j'avance à pas de fourmi en me cachant dans son dos. Un paravent se dresse entre le lit mortuaire et l'entrée, je ne distingue qu'un halo de lumière se découpant sur les murs. La porte de la chambre se referme doucement sur nos talons, Maman me lâche pour dépasser le paravent et se signer. Je reste en arrière.

Soudain, je redeviens une fillette effrayée par les fantômes que l'obscurité peut dissimuler. Je me sens minuscule, à la merci de tout ce que le monde porte de plus sombre en lui. Malheureusement, je n'ai pas de couette sous laquelle me cacher et je ne connais que trop bien le fantôme qui m'attend. J'expire profondément et, les doigts enroulés autour de ma lettre d'adieu, j'effectue les deux derniers pas qui séparent le corps de Papi Henri de mon champ de vision.

Deux pas. Les plus difficiles de toute ma vie. Les plus mystiques, aussi. La pièce se renverse dans ma tête. Je me

fige. Mon souffle s'arrête. Tout afflux sanguin se retire de mon cerveau et mon corps devient cotonneux.

Ce n'est pas mon grand-père qui repose sur le lit, c'est une statue de cire. Le thanatopracteur s'est joué de nous, il ne peut en être autrement. Je jette un coup d'œil vers la porte, comme si l'employé du service funéraire allait débarquer pour nous révéler la supercherie. Ce teint jaunâtre, ces cheveux clairsemés, ce corps maigre avalé par le lit funéraire... Ce n'est pas l'homme que j'ai laissé à l'hôpital quelques semaines auparavant. La nausée me monte à la gorge et mes intestins entament un rodéo malvenu.

Maman remarque aussitôt mon trouble et m'indique la sortie d'un signe du menton.

— Sors. Ce n'est pas grave, tu n'es pas obligée de...

Je refuse d'un hochement de tête, tout aussi incapable d'articuler que de bouger et sa voix s'éteint. Je ne peux pas fuir. Il faut que je lui dise au revoir. Je voudrais m'approcher mais mes pieds refusent d'avancer d'un millimètre. Bon sang ! Pourquoi est-ce si difficile ? Je me suis montrée assez lâche pendant sa maladie, je ne vais quand même pas...

— Lily, ce n'est pas anodin, tu as le droit de sortir, me rassure Maman.

Je capitule, bien trop fébrile pour avancer d'un pas de plus. Je parviens seulement à lever la main pour brandir la lettre.

— Tu peux glisser ça dans son costume ?

Elle opine du chef. Mes doigts sont si raides qu'elle doit tirer d'un coup sec pour récupérer le papier plié en quatre. Elle le range minutieusement dans la poche du veston de mon grand-père puis elle l'embrasse sur le front. C'est la première fois que je le vois si bien habillé, lui qui portait ses polos trop larges et ses pantalons pleins de terre. Maman caresse ses cheveux, ravale une larme puis me pousse vers la sortie.

Et c'est tout.

Et jamais plus nous ne nous trouverons sur la même surface de la Terre.

Et l'agitation des vivants m'aspire à nouveau dès la porte de la chambre refermée.

Mamie me serre dans ses bras. Je m'efforce de répondre à son étreinte sans m'effondrer. Je n'ai pas le droit de craquer alors qu'elle reste digne dans sa douleur. Son regard exprime une étincelle de fierté. Elle ne m'en veut pas d'avoir été si absente ces derniers temps, mais elle est heureuse que je sois allée lui dire au revoir. Moi, je le regrette déjà. Un peu. J'ai peur d'avoir abimé la dernière image que j'aurai de lui. Peur que cette vision de statue vienne me hanter pour les nuits à venir.

J'essaie de me rassurer en songeant que je n'ai pas renversé le moindre cierge. C'est déjà une petite victoire... Je n'imagine pas la tête de mes tantes si j'étais sortie de là au milieu des flammes. « Du coup, les Douvier, changement de programme... Qui veut ramener une urne sur le manteau de sa cheminée ? » Je secoue la tête pour chasser ces pensées. Ce n'est pas le moment de divaguer, mon père m'a déjà rappelée à l'ordre ce matin. À mon âge, je devrais être capable de gérer le chagrin. Pas vrai ?

Alors pourquoi mon esprit refuse à ce point de l'affronter ?

2

Les bancs de l'église sont drôlement inconfortables. Je sens les os de mes fesses heurter le bois et cette sensation douloureuse accapare mes pensées. Assise en bout de rangée, je voue toute mon énergie à me tortiller pour soulager mes os iliaques du supplice infligé par ce bout de chêne. C'est un exercice complexe. Si ma concentration fléchit l'espace d'une seconde, je peux entendre à nouveau l'horrible crissement de la visseuse scellant le couvercle du cercueil qui a résonné un peu plus tôt, au funérarium.

Autour de moi, on chante et on psalmodie entre deux reniflements. Maman suit le livret des prières avec attention. Ma sœur porte son casque antibruit pour ne pas implorer en pleine cérémonie – un privilège auquel seuls les membres autistes de la famille ont droit, apparemment ; et ce n'est pas faute d'avoir demandé le même équipement pour supporter la journée.

Le prêtre nous demande de nous lever et mon regard rencontre accidentellement le portrait de Papi Henri qui trône sur le couvercle du cercueil. La bile me remonte dans la gorge. Je n'ai plus de banc pour contrarier mon postérieur et détourner mes pensées. Le souffle me manque. Je fixe cette fichue boîte sans parvenir à intégrer l'idée qu'il se trouve à l'intérieur. Au moindre grincement de banc, au moindre toussotement, mon cœur loupe un battement, persuadé que Papi va franchir les portes de l'église et se foutre de nous d'avoir cru qu'il pouvait mourir.

— Nous allons maintenant gagner le cimetière derrière l'église pour procéder à la mise en terre.

Je lève les yeux sur le prêtre qui nous indique les grandes portes en bois dans le fond de la nef. J'ignore si c'est à cause de son annonce ou de tout l'encens dont il nous a aspergés, mais un vertige me gagne et je dois m'agripper au dossier du banc pour ne pas m'effondrer. Le cimetière. La mise en terre. Alors c'est vrai, toute cette mise en scène ? Ils vont bien enfouir Papi sous nos pieds ?

Nous nous rendons dans l'arrière-cour à la file indienne. On me demande de lire un poème que j'ai écrit la nuit suivant le coup de fil fatidique – le seul moyen que j'ai trouvé pour gérer le cocktail d'émotions qui était en train d'exploser à l'intérieur de moi. L'écriture m'a toujours permis de canaliser le chaos dans ma tête. Ce n'est pas pour rien que j'ai souvent promis à Papi que je deviendrai écrivain, même si je finis toujours par abandonner mes manuscrits. Le directeur des pompes funèbres m'invite à me placer à côté de la tombe et tous les visages éplorés se lèvent vers moi. On me fixe comme une biche apeurée, on m'adresse des gestes d'encouragement. On dirait qu'ils s'attendent à ce que je me brise à tout instant. Et ils ont sans doute raison. Peut-être que mes jambes flageolantes vont finir par me lâcher, que les sanglots qui patientent sournoisement dans ma gorge vont m'avaler dans un tourbillon de bile. Cet abus d'attention me file de la tachycardie, mes mains tremblent. La feuille de papier aussi. J'inspire fort, je cherche la mine impassible de Minnie pour me rassurer. Elle est la seule à ne pas me prêter le moindre intérêt ; son regard est perdu dans le trou béant qui me jouxte. Je m'en contente et bredouille les premiers vers :

*« Dis, comment ce sera, après ?
Quand on attendra que tu sois là,
Tout en sachant que tu ne reviendras pas.
Quand on se souviendra,
Parce qu'on n'aura plus que ça pour être avec toi. »*

À la fin du poème, on dirait que je sors d'un ring de boxe et que j'ai écopé d'un K.-O. Franchement, c'est moche, la mort. Surtout pour les vivants.

Doucement, on fait coulisser le cercueil dans la fosse. Les gestes sont lents, appliqués, mais ils n'en sont pas moins violents. Le bois se cogne contre les angles de la fosse, les raclements contre la pierre sont des coups de marteau sur le cœur. Soudain, le cercueil disparaît. On se relaie pour lancer des pétales dans le vide, on adresse une dernière prière, une ultime pensée. Nouveau ballet funèbre pour faire imprimer aux vivants que le mort s'en est allé.

J'observe la scène avec hébètement. J'ai beau m'efforcer d'imiter ma famille, je me sens dépassée. La réalité m'aveugle : tout ceci n'est que du vent. Nous dansons autour d'un cadavre, nous pleurons à vide. Papi n'est plus là pour le voir, plus là pour l'entendre. C'est une statue de cire que l'on enterre. Et les statues, ça ne pleure pas. Ça n'aime pas. Ça ne sent pas.

Il est trop tard pour dire adieu.

Minnie me serre la main très fort. Elle pleure enfin ; le deuil vient d'éclater dans son corps. Du haut de ses quinze ans, elle a encaissé l'entrée de la maladie dans nos vies avec un recul impressionnant. Mais depuis que Papi est parti, nous étions sur nos gardes. Les sentiments sont toujours plus forts, pour elle. Les accueillir et les digérer peut être un vrai combat. Silencieuse, je lui caresse doucement la paume. Il n'y a rien d'autre à faire si ce n'est acte de présence.

Les voisins, les amis lointains et les gens polis nous entourent. Les phrases d'usage volettent autour de nos oreilles comme des moustiques qu'on n'a pas la force d'écraser. Au fond de moi, j'ai envie de crier qu'on s'en fout, de leurs condoléances, qu'on le sait bien, qu'il n'y a que le temps qui atténuera la douleur, qu'on n'en veut pas, des propositions de services. À croire qu'être amputé

d'un être cher, ça rend handicapé. Non, ça rend juste vide. Terriblement vide. Du bout des lèvres, je murmure des « merci » à tout va, des « ça ira ». Intérieurement, je rétorque des « vous croyez que ça va le ramener ? » et je hurle des « bien sûr que ça n'ira pas, comment voulez-vous que ça aille alors que le monde vient de se briser ? ».

Minnie n'a pas le même filtre. Quand une cousine lointaine propose à Mamie de la conduire à ses rendez-vous dès qu'elle en aura besoin, ma petite sœur réplique d'un air consterné :

— C'est idiot ! Mamie a perdu son mari, pas son permis de conduire !

Et aussitôt, Papa la réprimande à voix basse en se tordant le cou comme un poulet épileptique :

— Manon ! Viens par ici !

Il s'excuse en bredouillant, la mine déconfite, sous l'air estomaqué de la grande rousse. Ma sœur se contente d'obéir sans comprendre l'impair qu'elle vient de commettre. Les conventions, ce n'est pas son truc. Je presse le bras de ma grand-mère pour la reconforter avant de serrer la main d'un voisin venu nous présenter ses condoléances, l'oreille tendue vers les explications de mon père.

— Tout le monde est triste, la politesse nous permet de nous consoler les uns les autres.

J'oublie un instant les serremments de main pour guetter la réaction de Minnie.

— Papa, je crois qu'ils sont très mauvais pour reconforter, les gens.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Elle a raison. Ce manège n'a aucun sens et elle est la seule à l'admettre. Tous répètent ce qu'il convient de dire mais, s'efforcent de garder la face. S'effondrer publiquement semble la menace du jour. Pourtant, je peine à comprendre ce qui les inquiète. Si nous sommes ici, c'est que nous sommes tous en mesure de

comprendre cette souffrance. Se tapoter gentiment l'épaule, ça n'avance à rien. Ça ne console rien.

Quand le rituel est achevé, nous remontons dans nos voitures pour nous rendre chez Mamie. C'est étrange, il y a encore quelques jours, je disais que j'allais chez mes grands-parents. Aujourd'hui, je me rends seulement chez ma grand-mère. Le monde a changé jusque dans ses plus infimes certitudes ; c'est tout un nouveau vocabulaire qu'il faut adopter.

Il y a déjà des petits-fours sur la table du salon. Maman est venue les préparer de bonne heure, ce matin. Il me semble idiot de s'inquiéter de bien recevoir dans de telles circonstances, mais elle dit que c'est pour réunir la famille dans l'épreuve. Moi, je crois surtout qu'elle essaie de tromper le chagrin en se concentrant sur la première tâche qui lui vient à l'esprit. Je l'ai surprise en train de laver les vitres de la cuisine, peu avant de partir, ce matin. Je regarde la table dressée et mon estomac sursaute à nouveau. Qui peut bien avoir faim ? Je ne sais même pas à quand remonte mon dernier repas.

Seule la famille proche est présente. On lance des banalités, on s'efforce de replonger dans le bain de la vie quotidienne, tous en cercle autour des amuse-bouche. Lucie a eu son bac. Paul prévoit de passer le mois d'août en Finlande. L'été est capricieux dans l'Aude. Parlons le langage du vide, vite et fort, convainquons-nous que la vie continue et qu'elle a un sens, oublions que nous finirons tous dans ce même trou maudit.

Dans un coin de la pièce, un fauteuil est laissé vide. Chacun y jette des coups d'œil furtifs, s'applique à le contourner soigneusement pour le dépasser, mais personne n'y prend place. Mamie est installée dans le fauteuil similaire qui trône juste à côté, sa main cherchant machinalement le vide sur l'accoudoir déserté. Minnie reste debout. Elle ne dit pas un mot et fixe le siège d'un

air habité. Je remarque qu'elle se mâchonne l'intérieur des joues et je l'invite à serrer de nouveau ses poings pour ne pas se blesser.

Puis il manque du soda. On m'envoie le chercher dans la cuisine, je suis soulagée de pouvoir m'échapper. Je pousse un profond soupir dès le seuil de la pièce franchi, m'adosse contre le four pour rassembler mes esprits. Sur un bout de plan de travail, je trouve la recette des îles flottantes. Mes jambes flageolent à nouveau.

J'ai laissé ce feuillet il y a environ un mois. La dernière fois que je suis venue ici, avant de repartir en école de commerce pour passer mes partiels. La dernière fois que j'ai vu Papi.

Il adorait les îles flottantes.

Avec le cancer, il ne mangeait plus rien. Même les briquettes hyperprotéinées ne passaient pas, on l'entendait vomir depuis le salon. Alors à chaque visite, je débarquais avec des saladiers entiers d'îles flottantes. Et il se forçait à en manger quelques cuillerées juste pour moi. Il faisait mine d'être ravi, il poussait des « huuuum » et des « miaaaaam » comme si j'avais encore quatre ans. Je me fichais que ce soit du cinéma : il mangeait. Il prenait des forces pour affronter la chimio. Et j'y croyais, moi, que l'amour était plus fort que le cancer. Qu'on pouvait guérir l'horreur avec des litres d'îles flottantes.

— Tout va bien ?

Je sursaute. C'est maman qui rapporte la théière vide.

— Non.

Je lève les yeux vers le plafond pour empêcher les larmes de couler. Elle pose l'appareil sur son socle puis me prend dans ses bras. D'un geste discret, elle pousse la recette pour la faire glisser sous le micro-ondes afin qu'elle disparaisse de ma vue. Je prétends ne pas remarquer son intervention.

— Ça ira mieux quand je prendrai le train pour rejoindre Cléo à Paris. C'est trop dur de rester ici, au milieu des souvenirs. J'ai besoin de changer d'air.

Maman s'écarte légèrement. Elle pince les lèvres sans relâcher son étreinte, ses yeux me sondent et je peux y lire une infinie tristesse. Alors je reprends la parole, pour noyer la gêne qui me gagne de voir ma mère s'effondrer en silence.

— Tu sais, j'ai vraiment envie d'écrire un roman, cet été. Je crois que ça me fera du bien de m'impliquer à fond dans un projet, de m'occuper l'esprit.

Une ombre passe sur son visage et la tristesse s'efface pour laisser place à un autre sentiment que je ne saurais définir. Un étrange mélange de tension et de culpabilité.

— Hmm, nous pensions t'en parler demain mais... Eh bien, nous avons discuté, ton père et moi...

Oh. Ça n'annonce rien de bon.

— Nous avons décidé que tu passerais l'été à la maison. Papa t'a trouvé une place de caissière chez Leclerc, tu commences lundi.

— C'est une blague ?

C'est tout ce qui me vient à l'esprit. Je me dégage de son emprise et la dévisage, hébétée. Le nez plissé, ses doigts forment une mêlée nerveuse. Elle m'a l'air parfaitement sérieuse. Je cligne des yeux. Tout ça n'est qu'un fichu cauchemar, ce n'est pas possible ! Je vais bien finir par me réveiller. On vient d'enterrer mon grand-père : il doit bien exister une loi qui régit l'univers et qui empêche les événements d'empirer, non ?

— Non, tout est arrangé, souffle-t-elle.

Je dois m'appuyer contre le four à nouveau pour essayer d'organiser les pensées qui s'enchaînent dans mon esprit. Je ne comprends pas. Mon départ à Paris était acté depuis des semaines, mes parents savaient que j'avais prévu de m'aérer l'esprit en passant un peu de temps avec Cléo. Je leur

avais même parlé de mes projets d'écriture. Alors, pourquoi m'imposer une chose pareille ?

— Je ne comprends pas, vous... Vous ne pouvez pas faire ça, qu'est-ce que je ferais dans ce village minable ? Et caissière, franchement, c'est tout ce que vous avez trouvé pour me remonter le moral ? Non, c'est hors de question, je ne resterai pas. Je suis désolée, mais je refuse.

Les traits de ma mère se durcissent, ses yeux clairs se font orangeux.

— Ce n'est pas facultatif, Lily. Nous avons besoin de toi à la maison. Tes tantes ne lèvent déjà pas une paille aux repas de famille, tu crois que je peux compter sur elles pour m'aider maintenant que ton grand-père est mort ? Elles habitent à Pétaouchnok et ce qui se passe ici, elles s'en lavent les mains. Il faut gérer la paperasse, et ta grand-mère, et Minnie qui est une bombe à retardement depuis que Papi est tombé malade... On paie tes études et ton appartement tout le reste de l'année alors, cette fois, c'est à toi de nous donner un coup de main. Et puis tes vacances à Paris, tu les paieras avec quel argent, d'abord ? Désolée ma grande, mais on te coupe les vivres jusqu'à la rentrée.

Je tente de protester mais elle tourne les talons. Avant de franchir le pas de la porte, elle s'immobilise un instant puis ajoute :

— Si tu ne le fais pas pour nous, fais-le pour ta sœur. Tu sais que pour elle tout est plus fort, plus violent. Elle aura besoin de soutien et ton père et moi ne pourrons pas être à la hauteur pour les semaines à venir. Crois-moi, tu n'imagines pas un centième de tout ce qui se passe en ce moment. Et puis ce n'est qu'un contrat de vingt-quatre heures, tu trouveras bien le temps d'écrire. Même dans ce village *minable*.

Elle bute sur le dernier mot comme s'il lui brûlait la langue, puis disparaît dans le salon à petits pas déterminés.

Je m'attarde un moment dans la cuisine pour rassembler mes esprits. Et dire que j'étais persuadée que mon monde ne pouvait pas s'effondrer davantage... C'est quoi, la prochaine étape ? Mamie tombe malade aussi ? On m'oblige à devenir maire de ce trou pourri ?

Paris était ma sortie de secours, ma bouée de sauvetage pour ne pas laisser le chagrin me consumer. Tout était minutieusement planifié. Mon appartement étudiant est en sous-location, Cléo a investi dans un tout nouveau canapé-lit pour m'accueillir et je devais réserver mes billets de train lundi. Et me voilà qui devient soudain indispensable à la mécanique familiale ! Comment se débrouillent-ils quand, le reste de l'année, je suis à trois cents kilomètres de la maison ? Ce sont des foutaises. Et qu'est-ce que ça signifie, d'abord, « tu n'imagines pas un centième de tout ce qui se passe ici » ?

Mon cerveau va exploser. Je voudrais simplement que tout s'arrête. Juste quelques instants. Un temps mort dans l'accumulation des mauvaises nouvelles et des imprévus, est-ce trop demander ?

Plus d'argent. Plus de projets. Comment me relever de ce deuil si je suis coincée au milieu de tous ces souvenirs ? J'ai beau retourner la situation dans tous les sens, je ne vois aucune porte de sortie. Je suis à cet âge traître où l'on attend de moi que je sois adulte tout en me contraignant comme une enfant. Une simple étudiante. Suffisamment responsable pour appeler la sécu moi-même mais trop dépendante pour prendre la tangente quand j'en ai envie.

La colère m'envahit et je martèle le plan de travail du poing. Je ne comprends tout simplement pas en quoi la décision de mes parents peut maintenir notre famille à flot. Je maudis mes tantes d'habiter loin et de se cacher derrière quelques kilomètres pour se débarrasser des problèmes. C'est trop facile ! On joue à la famille modèle mais quand

les ennuis se pointent, tout le monde disparaît. Pourquoi Maman ne leur demande-t-elle pas à elles de tout sacrifier ?

Cet été, je m'étais promis de réaliser mon rêve : devenir romancière. D'aller au bout d'un manuscrit. D'honorer la mémoire de Papi. Alors certes, ça ne vient pas avec une fiche de paie, mais je n'avais pas l'intention de me la couler douce. C'était ma toute dernière chance de plonger dans la littérature à corps perdu. L'an prochain, je décrocherai mon diplôme et je devrai m'initier à la routine des jeunes actifs, à un travail de bureau et à un train de vie abrutissant. Cette vie me terrifie. Pour quoi faire, hein ? Vendre des croquettes ? Du jambon, peut-être ? Non, ce n'est pas pour moi. J'ai essayé de m'y plier lors de stages étudiants, j'ai choisi des études généralistes dans l'espoir de ne pas m'enfermer dans une case, mais ce n'est pas pour moi. C'est trop mécanique. Trop ennuyeux. Je le laisse aux autres, qu'ils alimentent leurs tableurs Excel à s'en bousiller les yeux si ça leur chante. Moi, je veux écrire, vivre mille vies en une, devenir l'architecte de mondes imaginaires, repeupler les bibliothèques de France, être médecin des cœurs. Papa dit que je me cherche encore, mais moi, je sais que je ne suis pas taillée pour tout ça. Qu'écrire est tout ce qui me fait sentir vivante. Et voilà que mes projets viennent d'être avalés par le tapis roulant d'une caisse de supermarché. Que je dois me sacrifier pour m'occuper de Minnie, comme c'est le cas depuis que le diagnostic est tombé, l'année de ses six ans. Et par-dessus le marché, je devrai vivre au milieu des souvenirs de Papi Henri en prétendant qu'ils ne me démolissent pas.

— Tu es en train de fabriquer le soda toi-même ?

Penchée sur le plan de travail, je relève la tête pour décocher un regard mi-assassin, mi-las, à ma petite sœur. Je lui désigne un pack de six bouteilles posé à quelques centimètres de moi.

— Sers-toi, il est juste là.

Minnie s'avance, ses boucles châtaines se balancent doucement contre sa robe noire. Elle déchire l'emballage dans un crissement agaçant et s'empare d'une bouteille, mais elle ne repart pas. Elle se plante face à moi et me dévisage d'un air curieux.

— Oh, j'ai compris ce que tu es en train de faire. Tu te caches, c'est ça ?

Je soupire. J'ai envie d'être seule, qu'elle me laisse tranquille.

— Tu n'as pas à avoir honte, poursuit-elle. Moi aussi je me cache quand je ne me sens pas bien. À la maison, j'utilise la cabane que tu as fabriquée dans le grenier. Mais j'ai une cachette ici aussi, tu veux la voir ?

Une cachette, ici ? Comment ne l'ai-je jamais remarquée ? Nos grands-parents nous ont pourtant souvent gardées pendant les vacances, quand nous étions plus jeunes.

Je prends une profonde inspiration et je serre les dents en hochant la tête. Je me prépare autant à affronter le reste de cette fichue journée que les deux mois à venir. Et alors que Minnie me conduit au pied de l'escalier qui dessert les chambres de mes grands-parents, je me fige. Je ne peux pas aller là-haut. Je ne peux pas passer devant *son* lit, ce maudit lit où il ne dormira plus jamais.

— Tu sais quoi ? Tu me montreras ta cachette un autre jour. J'ai... J'ai besoin d'air.

Je recule de quelques pas, le souffle court, puis je m'enfuis comme une voleuse. J'entends Minnie me demander où je vais, je l'ignore et je slalome entre les membres de ma famille qui prétendent s'intéresser à la vie des uns des autres autour du buffet. Mamie se plante au milieu de mon chemin, une assiette dans les mains. Lorsqu'elle me remarque, elle me la tend sous le nez.

— Tu veux une part de quiche ?

Son sourire est abîmé et sa voix sonne comme un vieux moteur rouillé. À contrecœur, j'esquive son corps frêle et l'ignore également, pressée de m'échapper.

Une fois à l'extérieur, je me mets à courir, je quitte le jardin pour m'élancer dans la rue. J'ôte mes talons et le bitume brûlant m'invite à courir plus vite. Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine, mes poumons chauffent, une salve de larmes me monte aux yeux. Mes pieds me conduisent sans réfléchir à un petit bout de garrigue qui s'insinue entre les maisons, à quelques rues de chez mes grands-parents. Pardon, de chez ma grand-mère.

Je suis complètement perdue. Est-ce que c'est encore chez lui ?

Je m'arrête devant un banc en bois, à l'ombre d'un pin. Le gravier me bousille la plante des pieds. Je saigne un peu mais je m'en fous. Je me laisse tomber sur l'assise, vidée. Quand Papi m'emmenait en balade, nous finissions toujours notre circuit sur ce banc et nous parlions pendant des heures. Je tourne la tête pour contempler l'espace inoccupé à côté de moi et mes larmes redoublent.

Comment vais-je m'en sortir, Papi ? Suis-je condamnée à rester cloîtrée dans ce village ? S'il te plaît, dis-moi que quelque chose de plus grand m'attend quelque part...